

Chantal Robillard

ZOO
DES
CHIMÈRES

*Galaxie
Conte*

voy'[el]

Édition revue et
augmentée.

Première édition :
Avril 2013 Éditions
Argemmios

Direction littéraire : Nathalie Dau.

Illustrations de couverture et intérieures : Mathieu Coudray.

Mise en page : Thomas Riquet.

Relecture : Nathalie Dau.

Maquette revue par : Editions Voy'el

*À Marie et Frédéric REES,
mes enfants chéris
et les tout premiers lecteurs
de chacun de mes livres.*

*Voie lactée, ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses,
Nageurs morts suivrons nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses.*

Guillaume Apollinaire, « *La Chanson du mal-aimé* »

Sommaire

Après la tempête	9
Le Cœur de Nino, 1	15
Un Chant de détresse	19
Ça fait <i>hop</i> !	27
Bataille d'experts	29
Vaches de bêtes !	35
« De la belle aube au triste soir... »	37
Le Cœur de Nino, 2	41
Plus vite que Pégaaase	43
Le blues de la belle boudeuse	45
Vieux con !	49
Le Maraudeur aux yeux jaunes	51
Botté en touche	55
Le Cœur de Nino, 3	57
Joyeux anniversaire !	59
Canso de sirène	61
Migou	63
Le Sirène et la licorne	65
Nessie	71
Le Cœur de nino, 4	73
Faits	75
L'Ève des bêtes	77
Un Cygne coléreux	81
ravin aux ours	83

Carroll	87
Diomirage	89
Petite peste	91
Le Cœur de Nino, fin	93
Annexes	97
Bonus	102
Publications	113
Biographies	119

Après la tempête

La quatrième équipe, nom de code « merle blanc », composée notamment de la fameuse Brigade de Secours et de Soutien Psychologique, arriva un beau soir, au moment où la température chutait brusquement de dix degrés. Après un tour en minibus dans le parc pour reconnaître lieux et enclos, constater les ravages et tout le chemin à parcourir, on partit se coucher tôt : le décalage horaire aidant, tout le monde tombait de sommeil.

À l'aube, chacun était à pied d'œuvre. La tâche se révélait considérable, mais passionnante. L'équipe avait carte blanche pour tout : réparer les brèches, relever les clôtures abattues par la terrible tempête, redresser les cabanes, retaper les aires, nids et gîtes, remplacer les grillages déchirés, replanter quelques milliers d'arbres et arbustes. Brûler ou enterrer les nombreux cadavres. Accessoirement, rassurer la faune affolée.

Et puis, surtout, trouver des idées géniales pour faire revenir le public, qui ne voulait plus entendre parler du parc maudit.

Malheureusement, l'équipe « merle blanc » n'avait pu croiser les troupes précédentes, littéralement mortes à la tâche ; elle ne put ainsi profiter de leur expérience en matière de parc zoologique, d'autant que personne n'avait laissé de notes ou de consignes, tous ayant fui dans la panique, péri dans la tourmente ; un brasier géant avait tout détruit au Centre administratif du parc : archives écrites, visuelles ou sonores, documents sous toutes leurs formes. Il fallait donc réinventer les choses. Le « merle blanc » eut donc, une fois les plus gros dégâts réparés, de bien mauvaises idées pour tenter d'optimiser le parc.

L'équipe érigea dans l'urgence des statues en plâtre, bois ou résine – faute de marbre et de bronze –, installa des manèges aux couleurs clinquantes, posa des pédalos bricolés maison sur lacs et étangs. Des vendeurs de barbe à papa et de bonbons vinrent vite s'installer aux croisées de chemins stratégiques. Des marchands de ballons, de souvenirs, de déguisements pour « photographies d'époque » suivirent. Les odeurs de frites et de merguez leur emboîtèrent vite le pas.

Le beau parc zoologique des origines devenait ainsi, dans sa seconde vie, un parc d'attractions et

de loisirs. Trithématique, de surcroît : *nos amies les bêtes* – forcément, on les gardait, bien obligé, sans tendresse pourtant –, mais aussi *notre amie la Terre* – avec flore et paysages insolites dans le parc –, et *nos amies les planètes*, la grande invention blanc-merlière. Les manèges du nouveau parc figuraient donc l’aventure de l’aéronavale, puis de l’aérospatiale. Les silhouettes des pédalos se partageaient, selon leur plan d’eau, entre animaux – réels ou imaginaires – et petits martiens verts, gros vénusiens cornus, astéroïdiens baveux, ou autres pierrots lunaires blêmes.

Comme on misait à fond sur la jeunesse, on installa, à la va-comme-je-te-pousse et selon les souvenirs non vérifiés de vieux vétérans : une fontaine en forme de Blanche-Neige, quasiment au pied de l’arche de Noë reconstituée ; une tour Eiffel en allumettes de plastique, près du pont aux nénuphars de Monet ; une fusée de Tintin avec ses Dupondt hyper-chevelus en bleu et jaune et en résine, à cent mètres de l’avion de Mermoz rapporté à grands frais ; onze chevaliers de la Table ronde, tenant conseil au pied d’un menhir vaguement gaulois et peu orthodoxe ; un Thomas Pesquet berçant dans ses bras un E.T. en peluche qui bramait *home, heim, isba, casa* ou *maison* de façon aléatoire à chaque chien qui passait...

Le comble du mauvais goût fut atteint quand on posa, comme une bouse, une petite sirène danoise sur un pieu, dans la lagune vénitienne reconstituée, face à un phare de Murano en coquillages du pays. Loin derrière toutes ces horreurs, trônait l'Olympe, dans sa splendeur dorée et altièrè. On l'entendait parfois tonner sous les orages.

Le public revint petit à petit. Pas tout à fait le même, comme escompté, c'est-à-dire une proportion notable d'enfants que les jeux attiraient. Les adultes zoophiles – qui, autrefois, venaient admirer les specimens rares de cette reconstitution du paradis perdu, où les animaux étaient rois bien que captifs – avaient de toutes façons tous disparu dans la tornade.

On gronda bien fort, du côté des scientifiques du Muséum d'histoire naturelle qui jouxtait le parc et recyclait partiellement les animaux décédés, mais rien n'y fit. La direction récemment nommée, péteuse et fière de ses idées progressistes, inédites, de sa culture moderne, résista, balaya ces arguties. Avec surtout un argument de choc : il fallait bien se rembourser sur la bête, c'est à dire le public, du coût exorbitant des réparations. Ren-ta-bi-li-té d'abord ! C'était le nouveau projet de service ; on verrait bien dans quelques saisons s'il convenait de réajuster le tir. Et vogue la galère !

Tout de même, certains humains, humanoïdes, animaux ou chimères murmuraient sous cape. De plus en plus. La révolte sourdait. Chacun attendait un signal pour bouger à son tour. D'où viendrait-il ? On ne savait trop, mais, ce qui était sûr, c'était qu'au treizième coup de minuit sur Big Ben, tout ce monde muet se soulèverait. Ça allait sacrément barder !

Un jour, un vol d'oies cendrées silencieuses déposa délicatement, sur le nez pointu de la Blanche-Neige, un curieux gamin blond, déguisé en infant d'opérette, avec épaulettes, sabre à l'ancienne et cloche de verre. Il renifla, balança son écharpe en arrière, s'élança dans le bois vers l'enclos des loups.

On comprit bien plus tard, quand tout fut fini, que c'était là, assurément, le vrai-vrai début de la fin...



Le Cœur de Nino, 1

Je suis neutre.

Fier et libre. Je me meus seul. En droite ligne. Je ne muse point. Tout droit, vous dis-je.

Je viens de loin. Du noir, du profond, des ténèbres. Je visite toute sorte de lieux, depuis des siècles-lumières. J'en profite bien.

Je suis né d'une soupe primitive, d'un immense bouillon de culture indicible, d'une rupture de corde.

Feu. Électrons. Molécules. Explosion première, puis suites multiples, infinies séries d'explosions. Force vive. Milliers, millions de millions de millions d'électrons, de protons, d'ions, qui fusent, qui filent, qui se mixent, se font et se défont. Et vont leur vie, et vont.

Fusent, filent, se mixent. Se font et se défont.

Depuis mon envol, je vis bien des étoiles et des nébuleuses : des millions de nébuleuses. Vertes,

bleues, roses, indigo ou rouges. Quelquefois grises ou noires. Toujours belles, féeriques, surtout vues de loin.

Du vide, entre elles.

Des poussières. Météorites. Comètes. Qui vont leur chemin. Comme moi, Nino. Qui suis issu du Verbe.

Du vent itou. Force du souffle premier, de l'impulsion originelle. Force d'inertie, ensuite.

Pluriel de mondes. Nuées de soleils. Reproductions infinies de ces molécules, des ions, positifs ou non. Trous noirs qui me stupéfient toujours, que les mots ne peuvent décrire.

Choc, donc, des molécules. Encore et toujours. Perpétuellement. Compositions, décompositions, re-compositions des mêmes éléments premiers.

Un univers se crée, des univers se recréent.

Des globes qui contournent leurs soleils en orbites rondes ou elliptiques. Des poussières, devenues terres. Des sphères célestes en suspens, en mouvement perpétuel.

J'erre entre ces mondes et le vide. Le temps n'est rien pour moi.

Je suis curieux de voir comment est cette terre inconnue vers quoi je tends : quelles espèces, quelles sortes de vies sont ici représentées. Surtout,

je m'interroge : comment vit-on lorsqu'on reste
éternellement sur un même endroit, comment
meurt-on ?



Un Chant de détresse

Je hurle de détresse. De solitude. Je suis seul avec elle, et tous deux nous clamons notre désespoir.

La nuit tombée, nous chantons. Pour nous souvenir, pour crier nos peines. Ensemble, mais seuls.

Orphelins.

Les gris nous répondent, parfois. Nous ne les voyons jamais. Nous les flairons, les humons, les entendons. Mais ils sont entre eux, ne viennent pas nous voir et nous n'allons pas les voir. C'est impossible, de toute façon. Inutile d'y penser, cela nous rendrait fous !

Une fois – une seulement –, nous les avons aperçus, le terrible jour. Nous formions alors une bande unie, nos géniteurs étaient encore vivants.

C'était il y a quelques mois.

Hier, dans ma mémoire.

Lorsqu'on nous a transportés ici par avion, puis en camion bâché et grillagé, ce fut la grande découverte. Finis, les cages étroites, les barreaux autour d'un abri minuscule et sinistre, le vieux chêne rouge malade, colonisé par les chiens de prairie et les écureuils, qui nous lançaient des glands sur le crâne en se moquant. Finies, derrière les grilles, ces masses puant l'humain qui criaient, nous lançaient des cacahuètes comme à des singes, et nous aveuglaient d'éclairs sortis de petites boîtes noires qu'ils collaient devant leurs vilains museaux.

Ici, il y a des humains aussi, mais bien plus au large. Notre territoire est plus vaste, nous avons de hautes herbes où cacher notre pelage blanc, si voyant en ces contrées. Nous sommes dans un vrai bois. Plus à l'aise. Même si persiste toujours, en permanence, l'horrible odeur, de ceux qui nous font si peur.

Nous étions six. Nous nous entendions bien, tous nés au même endroit, tous descendants du même père ou grand-père, de la même mère ou grand-mère. Resserrés dans l'adversité.

Alpha, notre chef, était bon et brave. Il nous contait sa vie d'autrefois, tout blanc dans le grand blanc. Il nous chantait le Nord glacé, et le froid, le

très grand froid polaire. La banquise. Les icebergs. Et les animaux qu'il chassait là-bas, fier et libre, à la tête de sa belle grande meute. Et les immensités de plaines ou de glaciers. C'était un chanteur exceptionnel, il n'avait pas son pareil pour nous moduler son refrain *Victoire sur l'original*, gibier qu'il dévorait avec gourmandise après l'avoir chassé longtemps et tué en combat loyal. Il s'en léchait encore les babines, quand il nous rimait ses batailles.

J'ignore comment est fait un original. D'après sa description, ce serait comme une sorte de licorne, en moins joli et plus grand.

La licorne, mon arrière-grand-père en avait vu une, mon père nous le chantait fièrement. Elle était si belle, si blanche, si douce qu'il en tomba, selon la chronique familiale, follement amoureux.

Blanche, belle, debout. Mais *empaillée*.

Pour nous, la sizaine de l'Hudson, tout alla donc bien mieux à notre arrivée ici, malgré les fatigues du voyage dans des caisses sombres, l'angoisse de l'inconnu. Nous fûmes rassurés en découvrant notre nouveau lieu de captivité. Nous vivons bien, ici, même si nous sentons de très près du gibier que nous ne pouvons chasser.

Je chante parfois les cerfs que je hume longuement, les daims que j'entends, les marcassins qui vivent

tout proche, les bisons qui sentent fort. Eux aussi nous reniflent et nous craignent, je les entends s'agiter dans leur langue, mais aucun d'entre eux ne sait chanter comme nous.

Et quand j'ai voulu les voir...

Nous étions là depuis quelques semaines. Il faisait bon froid, même s'il ne neigeait pas. Et puis vint cette tempête destructrice. Je chanterai maintenant le déferlement du vent, les tourbillons de branches sur nos têtes, les craquements partout. La forêt entière tremblait. Toutes les espèces se terraient dans leurs tanières ou sous les arbres. On eut dit que cela ne cesserait jamais, que c'était la fin du monde.

Ce fut court. Et pourtant ce fut la fin d'un monde.

Pour moi et les miens. À cause de la tempête. Terrible virage dans notre vie.

Quand le premier arbre vint s'écrouler sur une grille, nous n'avons pas réagi, bien trop apeurés. Puis ce fut un amoncellement de troncs qui s'abattaient les uns sur les autres dans tous les sens, en un fracas immense, par-dessus le grillage du fond – celui qui donnait chez les daims. Tous

ces arbres avec leurs feuillages et leurs oiseaux dans leurs nids, qui tombaient comme des brins d'herbe ! Il nous semblait que nous n'allions pas en réchapper, que la forêt entière allait se renverser, nous ensevelir, que le grand paradis des bêtes serait pour nous. Mais tous ces troncs s'entassaient dans le même coin, le reste n'était pas touché.

Et d'un seul coup, le calme. Le silence, enfin, de ce fou furieux de vent.

Devant nous, soudain, l'inimaginable : la liberté au coin du bois !

Nous avons escaladé les branchages enchevêtrés – timidement, lentement, pour aller voir ce qui se trouvait derrière. Le chef espérait nous mener chez nous, il voulait revoir un vieil ami indien.

Les daims s'étaient enfuis à notre approche – sauf un, écrasé sous un arbre. Nous l'avons à peine mâchouillé : nous n'avions pas faim. L'appel de la liberté, plus fort que celui de nos ventres !

D'ailleurs, la veille, nous avions réveillé. « *Repas de fête, les gars !* » nous avait crié le petit homme en anorak rouge, qui nous lançait notre nourriture par-dessus le grillage. « *La fin du monde !* » Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire par là. Les humains sont souvent obscurs.

Nous avons erré dans les bois. Nous cherchions la sortie, inquiets. Le chef ne reconnaissait pas le chemin du retour. Pour la première et la dernière fois, j'ai – nous avons – douté de lui. Il nous a menés d'abord vers les gris, nos lointains parents. Mais ceux-là étaient enfermés et terrifiés, ils grognaient et geignaient. Rien à faire pour eux ou avec eux. Alors il nous a entraînés vers le nord, les étangs. Mais là se trouvaient les ours, qui se sont aussitôt dressés, menaçants, lorsque nous sommes passés près de leur enclos. Au galop, nous avons poursuivi sur le chemin qui serpente entre les deux étangs et mène vers la volière des cigognes puis les prairies à vaches.

Plus loin, il y avait d'autres bois, dans lesquels nous nous sommes engouffrés en tremblant car les habitations des humains, toutes proches des pâturages et des lacs, nous faisaient peur. Décidément, la liberté, ce n'était pas facile à gagner ! Au-delà, sur la route, un groupe d'hommes – qui s'agitaient, gesticulaient, criaient.

Tout alla très vite. Des coups de feu. Le chef qui tombe, puis notre mère qui crie, frappée à la cuisse. Nous fuyons en débandade, chacun pour soi, affolés. Je reste à côté de ma mère, qui court sur

trois pattes et perd du sang. D'autres claquements. Ma mère qui s'effondre, je me jette sur elle pour la tirer par une patte. Et tout à coup le noir. Plus rien.

Je me suis réveillé seul, dans l'enclos où ils m'avaient ramené pendant mon sommeil. Tous les autres avaient disparu. Sauf elle, qui est à peine plus jeune que moi.

Depuis, nous hurlons notre détresse, tous les soirs. Nous appelons les autres. Mais quelque chose me fait chanter qu'ils ne reviendront plus jamais.

Pour l'instant, elle ne m'intéresse pas beaucoup. Elle est juste une survivante, comme moi. Nous nous réconfortons ensemble. Je la protège, c'est mon rôle. Elle est jeune, fragile, craintive. Bientôt, à la saison prochaine, nous serons adultes, elle et moi. Il faudra bien, si nous voulons survivre, procréer : recréer une meute. J'en serai le chef et elle sera ma louve.

Si une nouvelle tornade ne vient pas tout détruire.

C'est le matin, maintenant. Voici venir avec son seau de viande le petit homme, toujours habillé de son vieil anorak. Je me demande quel goût a cette seconde peau rouge qu'il enlève et jette parfois en riant sur le sol, dans notre enclos. J'essaierai

une prochaine fois de lui croquer un morceau de
capuche, pour voir.

Pour l'instant, je hurle mon chant.

De deuil et de détresse.



Ça fait *hop* !

« **M**'sieur Herdeux ? On a des imprévus, ici, sur la grande prairie... Ah, vous ne pouvez pas revenir avant demain ? Mais on veut vous montrer avant de... Je préférerais que vous voyiez par vous même, m'sieur... D'accord, mais en deux mots c'est compliqué, et si abracadabrant ! Oui, je sais pour votre congrès, votre temps est précieux, pardon m'sieur... Voilà : près de la fontaine en forme de Blanche-Neige, des choses, heu, bizarres poussent... Non, pas des bêtes... ni des végétaux : des objets... Ben pour les décrire par téléphone, c'est... Ça commence par, heu, des chapeaux pointus rouges, en plastique ou céramique... Ça fait *hop* ! et ça sort de terre... Ça mesure dans les quinze-vingt-cinq centimètres, très coloré, criard, moche... On dirait des capuchons de... nains, oui m'sieur ! J'vous jure, m'sieur, j'ai pas bu ! En fait, ouais, c'est des nains de jardin qui poussent... Pardi, j'osais pas vous le

dire d'un coup, ça paraît tellement incroyable... Oui, comme des schtroumpfs, mais pas que bleus ! Toutes les couleurs, avec des objets cocasses dans les mains ou autour d'eux... Guitares, lampes de mineur, brouettes, chaumières, escargots... Oui, faux, m'sieur, tout comme eux ! Et ils poussent en rond autour de la Blanche Neige... *Hop !* et encore un... *Hop !* au moment où j'vous parle, y en a un au nez rouge qui vient d'éclore... On ne sait plus quoi faire, nous, et les gars commencent à avoir peur... Non, pas menaçants, mais le phénomène est angoissant, voyez ? Ah bon ? Comités de libération ? Et vous pensez que c'est eux qui nous les... D'accord, m'sieur Herdeux, on vous attend, mais vous me rassurez déjà un peu... Des nains de jardin enlevés sur leur sol natal, pour venir nous les planter là... Sont fous : on n'est pas un dépotoir ! »

